

Rencontre avec Kris le scénariste et ses Bandes Dessinées

C'est dans sa maison de la Forest-Landerneau, près des rives de l'Elorn que l'auteur bien connu nous a ouvert ses portes. Nous avons pu ainsi dialoguer sans filtre avec Kris, homme passionné et passionnant, artiste engagé et qui assume sans difficulté son positionnement dans le monde de la BD et de l'édition.

L'OB : Comment peut-on te présenter : scénariste, écrivain, militant ?

Kris : à 95% scénariste avec un statut d'auteur. Si d'autres projets se présentent je les regarde et s'ils m'intéressent je m'en saisis. J'écris des scénarios pour des adaptations au cinéma ou pour la télévision. C'est le cas pour « Un homme est mort » et d'autres sont en projet. J'ai des sollicitations pour des interventions auprès de jeunes publics et je suis invité dans des festivals. En 2009, l'année de France-Russie, une vingtaine d'écrivains et romanciers ont été conviés à traverser la Russie à bord du Transsibérien. Pour la première fois un auteur de BD était invité et c'est tombé sur moi. Chacun devait écrire un recueil de nouvelles, ça a été mon cas et j'ai été édité. Je l'ai pris pour une forme de reconnaissance. Au début la Bande Dessinée était très cloisonnée, elle était pour les adolescents attardés, la littérature ignorait la BD. Grâce à la BD documentaire inspirée de faits réels et de quelques ouvrages fondateurs dont « Un homme est mort » ce secteur a explosé.



L'OB : Justement scénariste dans le domaine de la BD, précisément c'est quoi ?

Kris : Le scénariste invente l'histoire, réunit les éléments, écrit les dialogues avec une grammaire propre, organise la mise en scène, découpe « case par case », définit l'angle de vue, décrit l'ambiance, prend soin à la valeur narrative. Il doit être très précis dans ce qu'il veut. Il laisse aussi une certaine liberté au dessinateur qui peut ainsi proposer des modifications, des arrangements puis ils s'accordent sur un « story board ». Mais la part belle est souvent laissée au dessinateur. D'ailleurs les seuls primés dans les festivals sont les auteurs complets comme c'est le cas à Angoulême par exemple. Le monde de la BD est fait de passionnés, très solidaires, il est chouette à vivre même s'il manque de soutiens publics. Au début les auteurs paraissaient essentiellement dans les journaux, ils avaient souvent un statut de journalistes avec une carte de presse. Maintenant nous sommes reconnus avec en contrepartie un statut plus aléatoire d'auteurs, c'est plus difficile à vivre.

L'OB : Comment se font les choix des thèmes que tu retiens ?

Kris : Il faut que je me sente légitime à écrire l'histoire. Cette légitimité je la puise souvent dans mon vécu personnel ou dans mes passions pour l'histoire. Pour « Un homme est mort », cette histoire qui s'est déroulée à Brest, c'est mon grand-père acteur des luttes sociales du début des années 50 qui me l'a expliquée. C'est en quelque sorte un outil militant. « Un maillot pour l'Algérie » je la dois à ma passion pour le foot en particulier la coupe du monde 82, la première dans mes souvenirs. Cette année-là, les algériens ont battu la grande équipe d'Allemagne déjouant tous les pronostics. Plus tard j'ai pu voir un documentaire sur la première équipe constituée dans un but politique dont l'objectif était de concourir à la construction de l'identité algérienne. « Notre mère la guerre » est née de la lecture d'un livre de témoignage, « le Caporal Barthas » soldat du rang, profondément croyant, socialiste, toujours en première ligne, il vomit la guerre. Dégradé puis rétabli dans son grade pour encadrer des jeunes en difficulté parce que c'est toujours ces catégories que l'on envoie au feu les premiers.

L'OB : Mais pourquoi avoir choisi de traiter cette guerre ?

Kris : J'ai eu la chance de connaître un arrière-grand-père qui a su m'en parler et puis cette guerre un peu oubliée a ressurgi à la fin des années 90 pour nous en rappeler les horreurs.

L'OB : Tu intervies souvent auprès des enfants dans les collèges, une vraie motivation ?

Kris : C'est au moment de la sortie de « Un homme est mort » que j'ai reçu les premières sollicitations. Je me suis rendu compte que mes écrits rencontraient complètement les programmes d'histoire des 4ème et 3ème, pour un passionné d'histoire c'est très intéressant. Les BD sont de formidables outils pédagogiques. Pour les enfants je deviens un conteur, j'utilise aussi les planches de dessins, des photos. Cela m'a permis de retrouver un de ces professeurs qui ont développé mon goût pour l'histoire. Ce fut un moment très émouvant. Mais j'interviens aussi dans les prisons, une quinzaine à ce jour, à Brest, Amiens, Marseille... Ces rencontres sont devenues très importantes, c'est moi qui vais vers eux et non l'inverse.

Au travers de ses BD par les sujets qu'elles traitent, Kris fait œuvre d'éducation et nous porte à réfléchir sur la violence, les conflits armés. Pour lui l'espèce humaine varie entre amour, rire, guerre et aspiration à la Paix.

Conflit du Haut-Karabagh



Le Haut-Karabagh est une région à population arménienne de 4.400 km², plus petite que le Finistère. Elle est au cœur d'un conflit qui oppose l'Azerbaïdjan à l'Arménie depuis près de 30 ans et qui a fait de nombreux morts, 30.000 entre 1988 et 1994 et près de 5.000 dans les derniers 44 jours.

Les causes

La principale cause du conflit est politico-militaire. L'Azerbaïdjan estime devoir récupérer une région qui lui a été arrachée par la force en 1991 par les « séparatistes » du Haut-Karabagh soutenus par l'armée arménienne. Mais, de son côté, l'Arménie soutient que c'est Staline qui l'a amputée de cette région en 1923. La signature d'un cessez-le-feu en 1994, sous la pression des armes, n'a pas résolu le conflit entre Bakou et Erevan.

De nombreuses autres causes, historiques, ethniques, religieuses, économiques, stratégies internationales viennent se greffer sur ce contexte instable.

Imbroglie juridique et politique internationale

En 1994, le cessez-le-feu permanent imposé par la force à l'Azerbaïdjan est garanti par le « Groupe de Minsk » (Moscou, Washington, Paris). Mais les séparatistes ont fait du Haut-Karabagh une république indépendante autoproclamée : « l'Artsakh », jamais reconnue par la communauté internationale.

Le conflit actuel est très fortement soutenu par la Turquie d'Erdogan, qui non seulement fournit des armes à l'Azerbaïdjan, dont des armes « interdites » (bombes au phosphore, armes à sous-munitions particulièrement meurtrières pour les populations civiles) mais y a aussi favorisé l'envoi de plusieurs centaines de combattants plus ou moins radicalisés venant de Syrie et de Libye. De son côté, Israël a livré à l'Azerbaïdjan des armes « modernes » (drones et missiles) qui viennent de se montrer efficaces contre l'armée arménienne. Israël et les Etats-Unis se servent de l'Azerbaïdjan comme tête de pont pour sa proximité géographique avec le « Grand Satan » iranien.

La France soutient officiellement l'Arménie mais continue de livrer de l'armement à l'Azerbaïdjan...

La Russie de Poutine vient de siffler la fin de la récréation en ménageant à la fois l'Azerbaïdjan et l'Arménie dont elle est très proche historiquement et économiquement et ne souhaite pas les voir tomber dans le giron de l'OTAN.

Quel avenir pour le Haut-Karabagh ?

Le statu quo actuel est difficilement tenable à long terme : frontières improbables avec de nombreuses enclaves imbriquées dans les deux pays et deux couloirs protégés par l'armée russe. L'Arménie a été humiliée par sa récente défaite et l'Azerbaïdjan rêve de conquérir toute la partie sud de l'Arménie afin d'intégrer son enclave occidentale isolée et y assurer une zone sécurisée pour l'implantation d'oléoducs reliant ses puits de pétrole à la Turquie et à la Méditerranée.

De son côté Erdogan caresse l'espoir de devenir le grand défenseur des croyants sunnites, d'où sa forte implication dans le conflit actuel et bien que l'Azerbaïdjan soit majoritairement chiite.

Tout est réuni pour que cette région du Caucase soit à nouveau le théâtre de nouveaux affrontements sanglants.

Joël Rolet